

Nous autres à Vauquois : amitiés de guerre

Jeune normalien, sous-lieutenant d'infanterie blessé en septembre 1916, André Pézard publie en juillet 1918 un récit de sa guerre dont le titre sonne comme un défi : *Nous autres à Vauquois* (voir *La Faute à Rousseau* n° 67 p. 35-42). Ce défi est lancé à « Vous autres », ceux de l'arrière : « Mais vous ne comprendrez jamais, vous autres » (19 septembre 1916). Ceux de l'arrière, et au premier chef sa famille, tendrement aimée, avec laquelle il correspond chaque jour, ses parents et sa jeune sœur qu'il appelle dans son journal « Mes trois », mais dont il a, dans son livre, rayé jusqu'à l'existence ! Le livre est certes écrit pour combler cet abîme d'incompréhension, dont ils ne sont pas responsables ni lui. Mais la guerre est inexprimable. Sa vraie famille, désormais, ce sont les dédicataires du livre : « À MES AMIS / QUI SONT / MORTS ». Le livre se présente comme un hymne à l'amitié et, du coup, presque comme un hymne à la guerre elle-même : « Il sera beaucoup pardonné à cette guerre, pour les amitiés que nous y avons faites, et la joie d'être amis » (13 août 1916). Blessé le 20 septembre 1916, André Pézard ne racontera pas sa blessure ; le dernier chapitre du livre est une sorte de longue, lente méditation lyrique, une promenade dans le souvenir de ses amis morts, aboutissant à une phrase murmurée : « Adieu, ma pauvre guerre », qui est presque une déclaration d'amour.

Mais il ne suffit pas de faire la guerre ensemble pour être amis. L'armée est une société hiérarchisée. En haut, des professionnels de la guerre (dans des états-majors qui, loin du front, en méconnaissent parfois les réalités), en bas, la masse des poilus (reflétant la société civile : seulement 2% de bacheliers dans une classe d'âge). Le jeune sous-lieutenant peut éprouver, vers le haut, de l'admiration pour des chefs lucides et courageux ou de l'exaspération devant des arrivistes incapables, et refléter dans son livre discrètement ces humeurs, mais il ne partage pas avec eux la vie des tranchées. Vers le bas, en revanche, ce partage existe, mais la relation hiérarchique va lui donner une couleur paternaliste. Visiblement, ce jeune sous-lieutenant de 22 ans a été proche de ses « hommes », aimé d'eux, et il fait d'eux des portraits pleins de sympathie et de respect. Mais de là à la réciprocité d'une amitié, il y a un pas. L'amitié ne va se développer qu'à grade égal, à fonction voisine, à culture commune : tous les amis d'André Pézard seront comme lui des intellectuels, officiers subalternes affectés à des compagnies voisines, proches sur le terrain dans l'action.

Ces différentes proximités sont la base d'une sociabilité quotidienne ou festive (repas arrosés et chantés) qui est de l'ordre de la camaraderie plutôt que de l'amitié. Celle-ci suppose en plus, au sein même du groupe de camarades, une élection particulière, une reconnaissance réciproque, quelque chose qui conforte, de chaque côté, une identité personnelle. Une telle amitié peut-être une évidence immédiate (coup de foudre) ou une conquête progressive aboutissant à une « déclaration » d'amitié, comme il y en a d'amour. Mais l'amitié, comme l'amour, est difficile à dire : elle n'a pas besoin de s'étaler, elle a sa pudeur. Seule la mort de l'ami peut inverser la situation et faire de son portrait une obligation sacrée. Les livres d'amitié sont souvent des livres de deuil. En 1927, André Pézard a avoué à Jean Norton Cru avoir laissé à l'écart de son livre l'un de ses meilleurs amis, le poète Jean Arbusset, parce qu'il était vivant et qu'il y avait entre eux « des choses d'esprit, impossibles à expliquer ». Au printemps 1918, il lui a donné à lire son manuscrit : « il a lu mon bouquin en manuscrit ; et s'il a été peiné de ne pas s'y voir, il ne m'en a rien dit, et je ne lui ai rien expliqué. Il m'a dit : "il est triste, ton livre", c'est tout, et cela m'a beaucoup touché. Il a été tué quelques semaines après. Il faudrait que je fasse quelque chose pour lui. J'ai peur de ne jamais pouvoir. Et j'ai des remords de ce trou dans mon bouquin. Ma précaution superstitieuse a été inutile ».

Ces souvenirs, qu'il va mettre en scène dans son livre, ne viennent pas directement de ses carnets : il n'y notait que la chronique des événements et l'effluve de ses réactions, sans faire

de portraits ni rapporter en détail scènes ou conversations. Tout a été reconstruit par la mémoire. Dans ce livre si pudique, les portraits d'amitié vont jouer le rôle d'une confidence indirecte. Chaque ami est le développement d'une des facettes de la personnalité d'André Pézard. Ses deux amis principaux seront René Fairise (normalien et professeur) et Pierre Chalchat (avocat), qui présentent deux « profils d'amitié » différents.

René Fairise arrive au régiment le 9 mars 1915, il sera tué quatre mois plus tard, le 21 juillet 1915. L'histoire est celle d'une découverte progressive. À première vue, Fairise a paru à Pézard « d'une assurance déplaisante », impression qui se dissipera vite, en particulier le 26 avril quand Fairise se lancera dans une violente sortie contre l'héroïsme en chambre des journalistes. Trois jours plus tard (29 avril), voilà Fairise « chef de popote » et « éclatant de verve », André Pézard admire, mais sans qu'encore aucun lien particulier apparaisse entre les deux hommes. Dans les scènes suivantes, ce lien sera établi. Le 9 mai, Fairise emmène Pézard, seul, pour une promenade « touristique » : voir et photographier un macchabée boche accroché dans un arbre – communion silencieuse dans l'horreur. Et leur amitié sera scellée pour toujours, le 3 juin, lors d'une grande promenade dans la campagne, où tous deux moralisent et philosophent, où Pézard s'épanche en évoquant la mort, qu'il vient d'apprendre, de son ami Rousset et où Fairise lui fait une déclaration d'amitié, disant qu'au besoin il irait le chercher « dans les fils de fer boches ». Conclusion : « Fairise est mon ami. Je ne lui ai rien répondu, ou, du moins, je ne m'en souviens plus à présent. Mais avec lui que font les mots ? C'est lui ». Verve, force tranquille, agilité intellectuelle, hauteur morale : en quelques scènes le portrait de Fairise a été peu à peu construit. Sa mort donnera lieu à une vraie cérémonie funèbre (le corps a pu être récupéré) et à un mot de la fin qui complète l'image de leur relation : « Fairise, mon ami, dès que nous avons un moment libre, nous nous cherchions l'un l'autre, et nous nous disions tout : quand j'ai su la mort de Rousset, ton silence apaisa un peu ma peine, parce que tu étais là, marchant près de moi : mais quels pas en silence, et quel silence, mon ami, apaiseront jamais la peine que tu fais maintenant ?... ».

L'amitié est une expérience rare. Pendant plus de six mois, rien ne viendra remplacer Fairise, la scène reste vide. Puis, le 13 mars 1916, arrive Pierre Chalchat. À la différence de Fairise, dès la première heure, il séduit. Fairise était un « indigné ». Chalchat est un amusé, ou plutôt un amuseur, un boute-en-train, qui tourne tout au comique, sait parodier. Il est tonique : « Sa parole, allègre, me rappelle celle de Fairise. Il anime tout ce qu'il touche, et il touche à tout ». Jusqu'au 20 septembre, Chalchat, mimé par Pézard, mais lui-même mimant les événements, va devenir une sorte de narrateur-bis, ses interventions ponctuant de gaîté une douzaine de fois un récit malgré tout tragique. Cette amitié ne fonctionne plus en duo, mais en trio : Chalchat, Pézard et Rey. Celui-ci, depuis longtemps dans la compagnie, et qui a connu Fairise, est gentil, sautillant, plus effacé, mais indispensable au bon fonctionnement du groupe. « Aujourd'hui, l'indisposition de l'un des trois fait des deux autres deux corps sans âme ». C'est un peu *Les Copains*. « Il suffit de quelques exclamations pour allumer une triple verve ». On se tient les coudes en blaguant comme des collégiens. Le sommet est sans doute atteint le 13 août quand Chalchat fait danser une valse effrénée à Fèvre, son « maître d'hôtel ». Conclusion de Pézard : « *Honni soit qui mal y pense*. Dans un mois nous serons peut-être tous morts... ». Un peu plus d'un mois après, le 20 septembre, André Pézard sera blessé au genou, et deux jours plus tard Chalchat tué. « Mes amis, au bout d'un an, et de trois ans, je vis encore à toute heure avec vous ; et vous ne savez pas. Je deviendrai vieux, avec vous qui serez jeunes ».

Philippe Lejeune